

# Les fantômes du siècle

Bruno Corty

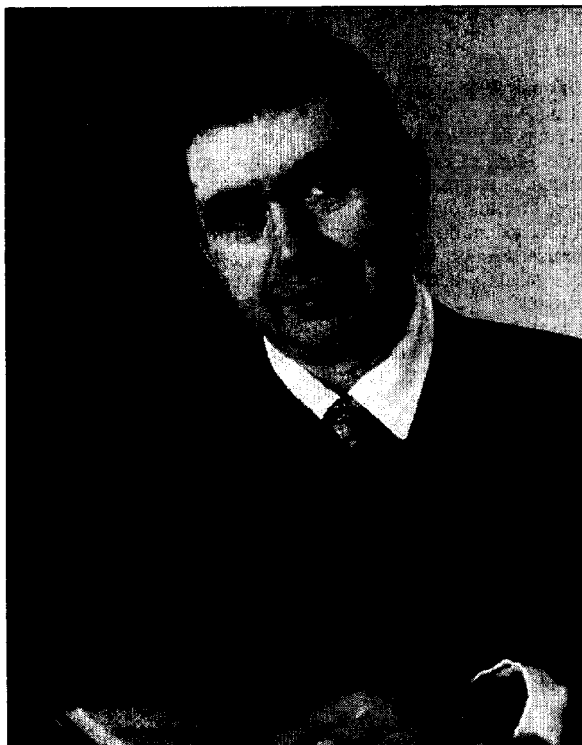
Un homme raconte une histoire. Puis une autre. Et encore une autre. Comme une chaîne sans fin. Des histoires de fantômes, d'exilés, de victimes illustres ou anonymes du siècle numéro 20. Des gens qui n'étaient tout simplement pas nés au bon endroit, qui n'avaient pas la bonne couleur de peau, croyaient en un dieu différent, avaient choisi le mauvais camp ou trop parlé ou pas assez. Bref des gens gênants dont il fallait se débarrasser par tous les moyens. Des gens à écraser comme de la vermine.

L'homme qui raconte est écrivain, espagnol, andalou, né en 1956. Ses livres ont du succès, il a reçu les principaux prix espagnols, le prix Femina en France pour *Pleine Lune*. Il est depuis 1996 membre de la Real Academia de Letras et enseigne la littérature espagnole à New York.

Quand il commence *Séfarade*, il ne sait pas du tout où il va. Ce sont les voix des fantômes, des lectures qui le guident. Du coup, son roman est une invitation au voyage. Un voyage improvisé avec des retards, des changements, des

**La richesse de « Séfarade », son intensité, sa gravité, sont telles qu'on y pénètre pas à pas, avec prudence et respect, comme on visite un cimetière**

arrêts, des attentes, des confusions. Il y aura donc des trains, beaucoup de trains, synonymes d'évasion, de rencontres amoureuses, d'occasions manquées, des trains pour quitter l'Espagne franquiste, des trains verrouillés en direction des camps de Si-



Antonio Muñoz Molina : le tourbillon du malheur.

(Photo Ricardo Martín.)

bérie, des trains barbelés pour Auschwitz.

L'écrivain raconte, se met dans la peau des autres, tour à tour devient juif, communiste, antifranquiste, homme, femme, enfant. Il est celui qui fuit, le traqué, il est la femme trahie par le rescapé qui a décidé de refaire sa vie, il est

l'enfant qui n'a pas connu son père, il est le père dont le fils a disparu, fusillé dans un bois et enterré à la va-vite. Il est la douleur des sans-nouvelles, des sans-abris, des déracinés.

Molina évoque García Lorca, Primo Levi, Walter Benjamin, Milena Jesenska à Ravens-

brück ou son amour Kafka serait aussi s'il n'était parti vingt ans plus tôt, emporté par un autre ennemi, la tuberculose. Kafka crachant le sang. Molina effleure l'idée d'une maladie du sang qui le terrifie. Il pense au médecin qui doit annoncer l'arrêt de mort d'un patient. Il est l'un et l'autre. Il sait que dans ce cas aussi, on est condamné à mort, exilé de la vie, regardé de travers par les autres.

La parenthèse refermée il revient à Milena. À Ravensbrück, elle rencontre Margarete Buber-Neumann qui vient d'un camp sibérien et dont le mari, communiste allemand, a été fusillé. La sœur de Margarete, Babette, avait épousé quant à elle Willi Müzenberg, héros bolchevik devenu indési-

table. Müzenberg finira pendu dans une forêt française sur ordre de Staline. Molina imagine ses dernières heures.

Les fils de ces histoires se rejoignent tous en un centre qui a pour nom enfer. Molina parcourt les livres des rescapés, Primo Levi bien sûr, mais aussi Hans Mayer, l'Autrichien dont la vie bascule un jour de 1935 lorsqu'il découvre qu'il est devenu le juif Mayer. « *Il était entré dans le café en tenant pour acquis qu'il avait une patrie et une vie établie et, quand il en est sorti, il était devenu un apatride, tout au plus une victime possible, voilà tout.* »

Rescapé d'Auschwitz, Mayer reniera sa langue et sa culture, changera d'identité pour devenir Jean Améry, nom sous lequel il écrira, avant de se suicider, *Par delà le crime et le châtiment*, livre que Molina découvre par hasard dans une librairie parisienne en 1995. À partir de ce jour, de cette rencontre capitale, le roman de la mémoire qui s'écrivait dans sa tête depuis des années put s'écouler librement sur le papier comme un long fleuve tranquille. L'histoire des vaincus, réels ou fictifs, les témoignages, sont rapportés tour à tour par l'écrivain et ses doubles, ses frères. Dans ce tourbillon du malheur, Molina dit « je », « tu », « il », « elle », évitant ainsi la monotonie dans son texte, lui donnant au contraire une incroyable fluidité.

La richesse de *Séfarade*, son intensité, sa gravité, sont telles qu'on y pénètre pas à pas, avec prudence et respect, comme on visite un cimetière. Molina nous donne là son grand œuvre, son livre le plus personnel et aussi le plus fraternel.

## Séfarade

de Antonio Muñoz Molina  
traduit de l'espagnol  
par P. Bataillon  
Seuil, 22 €.